



HAL
open science

Le “ territoire tribal des Kurdes ” et l’aire iraquienne (X e-XIII e siècles) : esquisse des recompositions spatiales

Boris James

► To cite this version:

Boris James. Le “ territoire tribal des Kurdes ” et l’aire iraquienne (X e-XIII e siècles) : esquisse des recompositions spatiales. *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée*, 2007, 117-118, pp.101-126. halshs-02059422

HAL Id: halshs-02059422

<https://shs.hal.science/halshs-02059422>

Submitted on 6 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Boris James*

Le « territoire tribal des Kurdes » et l'aire iraquienne (X^e-XIII^e siècles) : esquisse des recompositions spatiales

Abstract. *The “tribal territory of the Kurds” and the Iraqi area (X^e-XIII^e c.)*

Since the very early stages of Arabic historiography in the ninth century, mention has been made of the Kurds by several authors. These Iranian populations, described as being fierce and rough, lived in the mountainous regions of the Middle East from Fârs to the Taurus. This area crossed by the Kurdish tribes is an always shifting ideal, tribal and political space. During the twelfth century, Arabic medieval literary sources seem to describe a reduction of what we call the “tribal territory of the Kurds”. This zone seems to slide westward and to overlap with the “Iraqi space”. This phenomena follows a political reshuffling born out of Turkmen infiltrations and the counter-crusades led by the Zankid rulers.

Résumé. Dès les prémices de l'historiographie arabe, vers le IX^e siècle, les géographes arabes évoquent les Kurdes. Ces populations iraniennes qualifiées de frustes et farouches par les auteurs médiévaux, résident dans les régions montagneuses du Moyen Orient du Fârs au Taurus. Cet espace parcouru par les tribus est un espace idéal, tribal et politique, sans cesse recomposé. Les sources historiographiques semblent montrer au XII^e siècle une réduction de ce que nous appelons « le territoire tribal des Kurdes ». Celui-ci semble opérer un glissement vers l'ouest et s'orienter vers l'espace iraquien. Ce phénomène est consécutif à une recomposition politique globale dans la dynamique des infiltrations turcomanes et de la contre-croisade engagée par les souverains zankides.

* Université Paris X, Nanterre /IFPO, Damas.

Au XIV^e siècle, l'Égyptien al-Maqrîzî écrit :

« Sache que les gens ne s'accordent pas pour définir les Kurdes. Les 'Ajam indiquent que les Kurdes étaient la nourriture préférée du roi Bayûrasf. Il ordonnait qu'on lui sacrifiât chaque jour deux humains dont il consommait la chair. Il avait un vizir appelé Armâ'il qui en sacrifiait un et en épargnait un qu'il envoyait dans les montagnes du Fârs. [Les Kurdes] se perpétuèrent dans les montagnes et se multiplièrent. »

Une autre légende citée par le même auteur veut que les Kurdes soient les enfants des femmes de Salomon enceintes des œuvres du démon Jasad et chassées vers les montagnes (Al-Maqrîzî, *Khitat* : III/751). Pastoralisme, attachement aux montagnes, nomadisme, violence et étrangeté dominent l'image de cette population iranienne guerrière¹ qui selon al-'Umarî « se trouve proche du 'Irâq et des contrées des arabes (*dyâr al-'arab*) sans être du pays des 'Ajam » (al-'Umarî : III/124).

Notre propos est de traiter de la place des Kurdes dans l'espace en perpétuelle recomposition que fut la zone du Moyen-Orient au Moyen Âge. Dans un premier temps nous évoquerons les difficultés qu'on rencontre dans l'étude du groupe kurde au Moyen Âge et les implications de l'usage du terme « Kurde ». Puis nous nous intéresserons à leur rapport au territoire tribal. Nous verrons ensuite quelles sont les dynamiques territoriales et les recompositions spatiales des régions habitées par les Kurdes du X^e au XIII^e siècle. Enfin nous essaierons de voir comment se connectent territoire tribal des Kurdes et espace iraqien. Peut-on percevoir les prémices de l'intégration d'une partie des territoires tribaux des Kurdes à un espace plus méridional que nous appellerons l'espace iraqien ?

Valeurs et usages du terme « Kurde » au Moyen Âge

Les origines

Quelles sont les populations désignées par le terme *Kurd* (pl. *Akrâd*) dans les sources arabes médiévales ? Un bref retour sur le groupe kurde est nécessaire. Les prémices de la réflexion sur l'usage du mot « Kurde » apparaissent sous la plume d'orientalistes et de kurdologues des XIX^e et XX^e siècles. Il est clair que le but premier était alors d'attribuer une « origine » aux Kurdes : peut-on définir les Kurdes comme une population autochtone dite « asianique », soit pré-iranienne, progressivement iranisée, ou doit-on penser que le caractère iranien est premier et diversifié au contact des populations locales ? Certains auteurs se sont ingénies à voir dans les Kurdes les vestiges de populations citées dans l'Ancien

1. Nous avons dans une autre étude traité dans le détail la place du groupe kurde sous le règne de Saladin. Nous reprenons ici certains éléments qui y sont développés (B. James, 2006). Le présent article ne prétend pas définir avec précision l'identité des kurdes au Moyen Âge.

Testament. D'autres, de manière plus judicieuse, se sont intéressés à certaines traditions grecques, iraniennes, arméniennes ou géorgiennes. S'ils ont parfois étayé leurs thèses sur l'origine des Kurdes par de hasardeuses considérations raciales et anthropométriques, leurs travaux ont, tout de même, permis de mettre en rapport, d'un point de vue étymologique, certains peuples antiques avec les Kurdes.

Le célèbre kurdologue Basile Nikitine donne un récapitulatif des différentes théories sur l'origine des Kurdes (Nikitine, 1975 : 1-22). La première thèse, qu'il écarte, est celle de la filiation entre les Kardoukh, mentionnés par Xénophon en 401-400 av. J.-C. dans *L'Anabase, la retraite des dix mille*, et les Kurdes, et donc de l'origine locale des Kurdes, qui seraient liés de ce fait aux K'arts (Géorgiens).

Cette thèse, que Basile Nikitine semble fonder sur un rapprochement purement étymologique, est contredite par celle d'un lien direct entre les Kyrtoi ou Cyrtoi, et les Kurdes. La peuplade des Kyrtoi est mentionnée par des auteurs grecs classiques tels que Strabon et Polybe (220 av. J.-C.). Au-delà du rapprochement étymologique, de nombreux indices historiques corroborent cette seconde thèse.

Minorsky rapproche les Kyrtoi, venant de l'est et clairement définis comme iraniens, des Mardoï, un groupe médo-scythe. Il voit dans le terme *Kurmandj*, qui est utilisé aujourd'hui par les Kurdes du Nord Ouest pour s'auto-désigner, l'amalgame de ces deux groupes : Kur-man. Selon le même auteur, l'association de ces deux tribus médiques se retrouve aussi dans le nom de « l'éponyme kurde que donne Mas'ûdi au x^e siècle : Kurd-b-Mard b. Sa'sa'a b. Harb b. Hawâzin² » (*EL*, « Kurdes et Kurdistan »).

Ces réflexions ouvrent la voie à une enquête sur les étymologies de l'Antiquité au Moyen Âge, mais de nombreuses questions subsisteront : d'abord, celle de la valeur que prend chaque terme pour une époque et une langue données, et ensuite, celle du passage de ces termes d'une culture à une autre et d'une époque à une autre.

Les critères d'appellation

Il est important de se placer dans une perspective linguistique et de s'interroger sur l'usage du mot « kurde » au Moyen Âge, afin de saisir la réalité au-delà du texte. L'historien se doit de traiter l'information qui lui parvient à la lumière des usages linguistiques d'un temps donné.

C'est dans ce but que certaines études, notant les problèmes de catégorisation que fait apparaître une enquête sur l'usage du mot « kurde » au Moyen Âge³

2. Ibn Hawqal donne plus ou moins la même généalogie : « Ibn Durayd prétend qu'ils sont des bédouins et qu'ils sont pour la plupart descendant de Kurd b. Mard b. Amrû b. 'Âmir. » (Ibn Hawqal : 11/271 ; *Al-Mas'ûdi* : 11/249).

3. Du point de vue de la catégorisation ethnique, « kurde » qualifie souvent des populations qui ne sont pas considérées aujourd'hui comme kurdes (Lor, Gourani). D'autre part il en vient à désigner à la fois

et soulignant l'incohérence qu'il y a à établir une continuité entre la période médiévale et la nôtre, ont tenté de donner une valeur à cet usage et de proposer une vague définition de ce qu'était un Kurde pour les auteurs arabo-musulmans. Selon Basile Nikitine, Minorsky considère que « de très bonne heure dans les sources arabes, le nom des Kurdes est devenu le synonyme de nomade » (Nikitine, 1975 : 9). Martin van Bruinessen, anthropologue qui s'est particulièrement intéressé à l'organisation de la société kurde aux périodes moderne et contemporaine, écrit :

« Les géographes arabes de la période médiévale utilisaient le terme « Kurde » (dans sa forme arabe plurielle *akrād*) pour désigner toutes les tribus nomades ou semi-nomades qui n'étaient ni arabes ni turques⁴ (van Bruinessen, 1999 : 111) ».

Jean Aubin développe la même idée :

« On sait que le terme générique de Kurde a, dans les textes médiévaux, une valeur ethnographique plutôt qu'ethnologique. Il implique un mode de vie pastoral, tribal, et non une appartenance raciale ou linguistique. » (Aubin, 1995 : 69-73).

Selon lui, le mode de vie (nomadisme, pastoralisme) des populations considérées est prééminent et détermine leur désignation comme Kurdes dans les sources médiévales.

Cette dernière assertion est séduisante. Cependant, au delà de cette opposition entre critère ethnographique et critère ethnologique du terme « Kurde », il faudrait introduire une distinction entre une appellation fondée sur des critères extérieurs (langue et « race ») relevant d'un discours sur les Kurdes (il est kurde car il parle kurde) et ceux qui relèvent de la subjectivité des acteurs (représentations collectives et individuelles : je suis kurde car je parle kurde/je suis nomade...). Ce sont moins les critères ou les outils culturels mobilisés que le point de vue qui importent. Tous les critères sont utilisables à condition de savoir par qui ils sont utilisés. On se trouve, là, d'ailleurs, dans une impasse puisqu'il est impossible de recueillir auprès des groupes concernés les représentations qu'ils se faisaient de leur propre identité au Moyen Âge.

Les sources arabes médiévales donnent à voir des personnalités désignées comme kurdes en dépit de leur grande intégration culturelle aux sociétés urbaines de l'Orient médiéval (critères tangibles). Elles citent aussi parfois des anecdotes où le sentiment d'appartenance au groupe kurde est manifesté (critères ethnologiques)⁵.

des populations nomades, pauvres et rurales, mais aussi des groupes ou des individus notables, respectés, insérés dans les villes. Il semble parfois ne pas désigner une catégorie ethnique. Un même terme indique donc deux choses différentes à deux époques, puis à une même époque, et enfin par la voix du même locuteur.

4. "Medieval arab geographers used the term 'Kurd' (in its arabic plural form 'Akrad') to denote all nomadic or semi-nomadic tribes that were neither Arab nor Turkish".

5. « Quand al-Mashtûb sortit de captivité, [en rabî' II 588] il fut accueilli par son fils tout joyeux et plein de force. Or, le trouvant à la mode des enfants turcs – c'est-à-dire les cheveux nattés – il montra son déplaisir, prit un air grave et dit : « les Kurdes n'ont pas ces façons pour les cheveux » ; puis il coupa

Usages modulés et représentations

Ainsi l'approche qui attribue au terme « kurde » une valeur ethnographique n'est pas toujours pertinente. Nous lui préférons une réflexion sur la modulation des représentations. En effet ce sont les représentations multiples qu'ont les auteurs arabes des Kurdes en tant que groupe, qui déterminent leur usage de ce terme. D'autre part le groupe kurde qui se déplace en dehors des milieux lettrés urbains, a une existence au-delà de l'usage que font les auteurs de ce qualificatif. En outre si l'on émet l'hypothèse que le groupe kurde a une existence au Moyen Âge, cette existence trouve aussi son origine dans les représentations collectives et individuelles (sentiment d'appartenance) qui ont cours au sein de ce groupe. Ces représentations multiples et en perpétuelle évolution déterminent des usages multiples du terme « kurde ». Toujours est-il que plus le chroniqueur ou le biographe interagit avec son objet d'étude, plus l'approche des tenants d'une valeur ethnographique du terme « kurde » doit être écartée. On doit admettre que dans certains cas il n'y a pas coïncidence entre les représentations de l'auteur et celles que le groupe a de lui-même, et que l'auteur fait alors appel à des représentations déconnectées du cadre identitaire subjectif.

C'est chez les géographes que sont lourdement assésés les préjugés associés au terme de « kurde »⁶. L'image des Kurdes s'établit en opposition à un certain nombre de valeurs sur lesquelles se fonde la société arabo-musulmane urbaine. Partagées et véhiculées par ces mêmes auteurs, ces valeurs correspondent à des normes idéales devant être adoptées par l'ensemble de la société musulmane⁷ :

- La référence à un pouvoir central garant de l'ordre
- La pratique de l'islam

la natte et rogn la chevelure. Et, de cette coupe les gens tirèrent mauvais augure à l'égard du père en disant : « ceci annonce un malheur qui le frappera ». (Al-Isfahâni, *Conquête* : 375-6).

6. Cf. U.W. Haarmann, 1988.

7. C'est le sujet de l'étude que nous avons menée sur le groupe kurde sous le règne de Saladin. Les historiographes membres de l'élite urbaine lettrée de la période révélaient dans leurs écrits leur dégoût de ce groupe et leurs ethos. Le seul exemple de la description par Yâqût du Shahrazûr et d'Irbil donne en négatif ces trois éléments normatifs (violence/insubordination, incroyance, déficit culturel) : « [Le chef-lieu (*qasba*) de cette région de nos jours] s'appelle Nîm Azrây. Ses habitants sont rebelles au Sultan. Ils ont le goût de la déviance et trouvent la rébellion agréable ». « Cette région [le Shahrazûr] est aujourd'hui très bien gouvernée par Muzaffar al-dîn Kûkburî b. 'Alî Kûjak, le maître d'Irbil, bien que les Kurdes soient dans les montagnes des environs pour terroriser les voyageurs, voler et piller. Les intimidations, les attaques et les arrestations ne les retiennent en aucun cas, car c'est, là, la nature des Kurdes » ; « Il y a des anecdotes plaisantes dont on doit demander pardon à Dieu ; ainsi un extravagant a trouvé dans le Coran que les Kurdes étaient les plus mécréants et les plus hypocrites – alors que le verset coranique porte que {les Bédouins sont les plus mécréants et les plus hypocrite} – il a dit aussi : Dieu dans sa grandeur et son éternité n'est pas allé à Shahrazûr et n'est donc pas allé regarder ce qu'il y avait de désastres cachés dans ces coins-là ». ; (Irbil) « [...] tu n'entendras d'un Kurde que bêtises. Non bûbû 'Allakû Khushîrî/ Khîlû wa Mîlû Mûsakâ Mankalâ/ Mamû wa Maqqû Mamkî. Puis ils dirent : *bû yarkî taji* (Viens ici ?) J'ai dit : non ! / Des jeunes gens (mauvais garçons) crient dans le marché / Ils parlent vite et fort leurs voix s'élèvent / Une bande crie, Dieu en est dégoûté / *Shûtarâyam*, Ils sont vraiment bêtes / C'est une population qui est dénuée de tout bien, couverte de toutes les hontes [...]. » (Yâqût al-Hamawî, *al-buldân*)

— La maîtrise de l'arabe liée à la pratique de l'islam et au raffinement nécessaire des sociétés urbaines.

Parmi les représentations véhiculées par les auteurs médiévaux, celles qui concernent le rapport des Kurdes au territoire apparaissent fondamentales. Les auteurs ont souvent une compréhension très schématique de l'occupation de l'espace par les Kurdes et s'appuient sur des stéréotypes, sans envisager la possibilité de leur intégration au sein de la ville. Le lien bien réel entre les Kurdes et la montagne en devient essentiel et caricatural. Les auteurs décrivent, vaguement, des groupes impersonnels qui descendent de la montagne.

À chaque instant les auteurs manifestent, dans leurs évocations des Kurdes, l'opposition entre centre et périphérie⁸. C'est ainsi que les distances ou barrières géographiques en deviennent « civilisationnelles ». C'est de loin, depuis les grands centres urbains de l'Orient médiéval (Damas, Le Caire, Bagdad) et à travers leurs normes que les auteurs envisagent les tribus kurdes.

Ceci ne signifie pas qu'aucune information sur le rapport des Kurdes au territoire ne filtre et que ces représentations ne s'appuient sur aucune réalité. Les descriptions des régions, de ce que l'on peut appeler le « territoire tribal des Kurdes » foisonnent et se fondent aussi sur des observations réelles.

Le territoire tribal des Kurdes

Nous préférons le terme « territoire tribal des Kurdes » à ceux de Kurdistan ou de Pays kurde (*bilād al-akrād*) en dépit de l'usage qu'en font certains auteurs médiévaux. Il ne s'agit pas ici de tracer les limites précises d'une région qui, on le verra, n'était ni ethniquement homogène ni politiquement unifiée. De nombreuses populations non-kurdes habitaient ces régions. Il est impossible de déterminer leur proportion dans la population totale de ce territoire.

Nous éviterons aussi l'expression « territoire primitif des Kurdes ». L'hypothèse selon laquelle ce territoire constituerait « le berceau du peuple Kurde », est invérifiable. De plus ce questionnement paraît peu pertinent. La présence de tribus kurdes non sédentaires rend difficile et aléatoire leur localisation, bien que les auteurs semblent leur attribuer des territoires propres et qu'il puisse souvent exister une confusion entre nom de tribus et nom de territoires⁹.

Pour toutes ces raisons, l'expression « territoire tribal » est la plus pertinente car elle décrit un espace parcouru par des tribus, un rayon d'action, et non une aire sur laquelle s'exerce nécessairement une souveraineté politique ou une

8. De ce point de vue les réflexions de Claude Cahen sur les relations nomades et sédentaires sont aussi éclairantes (Cl. Cahen, 1973).

9. De manière générale le système onomastique arabe exprime une représentation linéaire du lien agnatique direct et est peu adapté à l'anthroponymie kurde au Moyen Âge. En effet les Kurdes ne mettent pas la généalogie au centre de leurs préoccupations. Ainsi al-'Umarī fait-il part de son étonnement : « Parmi [les Kurdes] se trouvent les Jūlmarkiyya. C'est une population qui tient son nom d'un pays et non pas d'un personnage. En revanche c'est un groupe des Omeyyades ». (Al-'Umarī, III/131)

domination militaire. Il s'agit d'un espace idéal, tribal et politique, sans cesse recomposé.

On devine aisément, lorsque l'on examine les descriptions des Kurdes dans la littérature du Moyen Âge (bergers, montagnards), que les espaces qu'ils occupaient étaient en majorité des zones montagneuses.

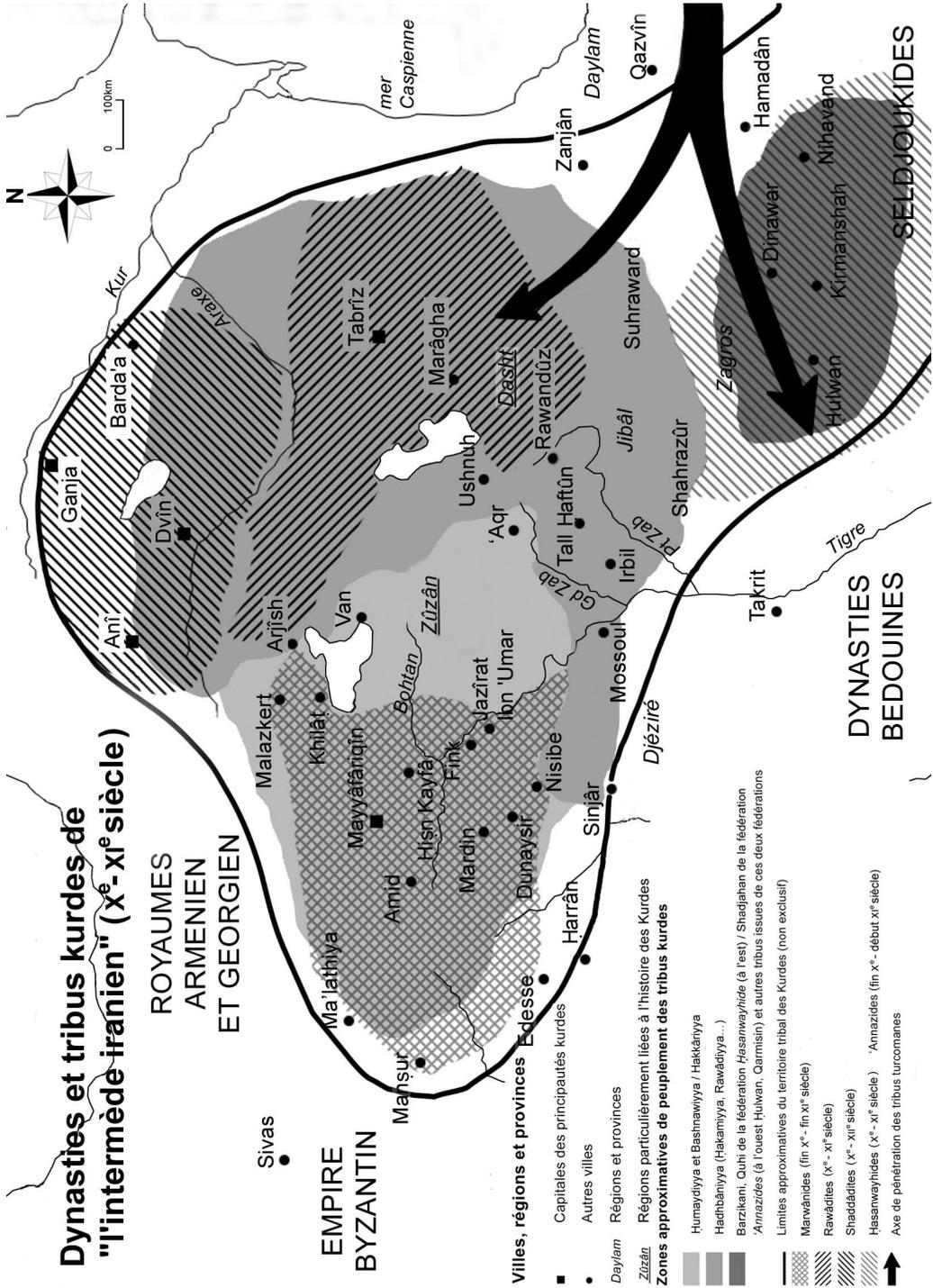
La présence de Kurdes dans les régions du Fârs et du Kermân, peuplées de Kurdes selon les textes médiévaux, est contestée par certains auteurs d'études récentes. Nous éviterons d'entrer dans ce débat extrêmement politique qui ouvre sur des difficultés presque insolubles. Il semble aléatoire de s'intéresser pour l'étude des Kurdes aux régions situées à l'est d'Isfahân. Ibn Balkhî (mort au début du XII^e siècle) indique que les Kurdes originaires du Fârs ont été décimés par les guerres et remplacés au Moyen Âge par d'autres Kurdes, déportés par le Bouyide 'Adud al-Dawla (934-949) depuis la région d'Isfahân. Même s'il ne conteste pas la présence de Kurdes dans le Kermân et le Fârs, mais l'origine kurde des souverains de ces régions, Jean Aubin introduit un doute quant au terme même de « Kurde » et l'usage qui en est fait par les auteurs médiévaux. Il est évident qu'il n'y avait pas de Kurdes dans le Kermân au XIII^e siècle. Il y a la mention de Kurdes pour la région d'Isfahân et le Fârs, mais cela reste incertain pour les raisons que Jean Aubin évoque. La littérature arabe sur ces régions semble encore plus impressionniste que sur les régions occidentales. Ainsi il est inutile et périlleux de se lancer dans une étude des Kurdes du Fârs aux XIII^e et XIV^e siècles.

Bornons-nous à constater, comme l'indiquent I.C. Vanly et V. Minorsky, l'existence plus à l'ouest d'un territoire tribal des Kurdes, où l'on trouve une séparation qui va en augmentant dans le temps, entre une aire zagrossienne, située sur la chaîne montagneuse du Zagros, et une aire cizzagrossienne qui prolonge la première vers le Taurus. Ainsi les Kurdes de la région située entre Hamadân et Hûlwân (Zagros), ne sont pas les mêmes que ceux de la région du lac de Van et du Nord de Mossoul (Cizzagros). Le rôle qu'ont joué les Kurdes occidentaux (Hadhbâniyya, Zazâriyya, Hûmaydiyya...) sous le règne des émirs zankides et des sultans ayyoubides rend leur connaissance plus aisée.

Kordestân, Zûzân al-Akrâd¹⁰

Les auteurs médiévaux avaient conscience qu'il existait une région à forte concentration de population kurde et pourtant, celle-ci ne constitua jamais une entité officielle. Le premier à donner une réalité à cette notion fut Sanjar, le dernier grand Seldjoukide, qui en 547/1153, baptisa « Kordestân » (le pays des Kurdes), une province de son empire. Cette province, située à l'ouest de l'Iran, comprenait, avec sa capitale Bahar, les régions autour de Dînawar, Hamadân, Kermânshâh (Qirmîsîn) et Sinna (l'actuel Sanandaj) (*EI*, « Kurdes et Kurdistân »). Notons que cette province zagrossienne de l'empire de Sanjar fut créée

10. Voir carte 1.



sur le territoire que contrôlait la dynastie kurde des Ḥasanwayhides aux x^e et xi^e siècles (*El*, « Ḥasanwayhides »). D'une part, malgré l'attribution d'un tel nom cette région ne paraît pas avoir été peuplée en majorité de Kurdes au xii^e siècle (Vanly I.C. 1976 : 353). D'autre part le rayon d'action des tribus kurdes était beaucoup plus étendu vers l'ouest.

Par ailleurs, on trouve chez les historiographes arabes du xii^e et du xiii^e siècle, l'expression de *Bilād al-akrād* (le Pays des Kurdes) se référant notamment à la ville de Ḥisn Kayfā (Hasan Keyf), mentionnée par 'Imād al-dīn al-İṣfahānī (al-İṣfahānī, *Kharīda*, iv/421). À ma connaissance nous ne disposons pas d'ouvrages de topographie ou de dictionnaires géographiques qui décrivent précisément ce qu'est le *Bilād al-akrād* et lui donnent des limites bien établies. C'est un lieu imprécis habité en majorité par des Kurdes qui semble, contrairement au *Kordestān*, se situer dans les régions cizagrossiennes au nord-ouest de Mossoul.

Le terme de *Zūzān* est encore plus difficile à définir. Le *zozan* désigne aujourd'hui en kurde les pâturages d'été¹¹. Pour les auteurs arabo-musulmans de la période médiévale la signification de ce terme est différente. Il désigne un ensemble géographique habité par des Kurdes et des Arméniens¹². Al-Balādhurī écrit (Yāqūt al-Ḥamawī, « *zūzān* ») : « lorsque 'Iyād b. Ghanam¹³ conquiert [la région de] Jazīrat Ibn 'Umar, [au nord-ouest de Mossoul,] il déboucha sur Qardā et Bāzabdā, il y parvint par le chemin du *Zūzān* (*bi-tariq al-zūzān*). Il promit de ne pas s'attaquer à sa terre, à condition qu'on lui payât un tribut. [L'épisode] se passe l'an 19 de l'hégire ». Selon Ibn Ḥawqal (début x^e siècle) le *Ṣāhib* (maître) du *Zūzān* était al-Dayrānī (peut-être Deranik, le roi arménien du Vaspurakan entre le lac de Van et le Mont Ararat) (Ibn Ḥawqal, ii/348). L'auteur ne mentionne aucune présence kurde dans cette région alors que les chrétiens y sont très représentés. Il signale d'autre part que la majorité des habitants d'Azerbaydjan et d'Arménie parlent le *Fārisiyya*, que l'on doit entendre au sens de langue iranienne. Yāqūt al-Ḥamawī (m. 1229), trois cents ans plus tard, écrit dans la notice sur le *Zūzān* (Yāqūt al-Ḥamawī, « *zūzān* ») :

« C'est une région située au centre des montagnes arméniennes entre Akhlāt, l'Azerbaydjan, le Diyār Bakr et Mossoul. Ses habitants sont arméniens (*ahluhā arman*) ; il y a aussi des groupes kurdes (*wa fibā ṭawā'if min al-akrād*). Ibn al-Athīr

11. Ce mot existe aussi dans plusieurs dialectes arméniens (Bayazit, Mūsh, Van, Maratchkert, Tchatak) et désigne, au même titre que le terme turc « *yayla(q)* », un pâturage dans la montagne. Le fait d'attribuer à ce terme le sens d'un ensemble géographique cohérent nous paraît relever d'une surinterprétation des auteurs arabes, même si l'usage de ce mot a pu évoluer. Notons aussi que Mūsh, Maratchkert, Tchatak et Bayazit sont situés dans une région qui est sensiblement la même que le *Zūzān* des auteurs arabes. Le terme *Zozan* n'existe pas en arménien occidental. Ceci n'indique évidemment pas que l'usage arménien contemporain du terme *Zozan* est tiré de la désignation médiévale d'un complexe géographique.

12. L'histoire arménienne et l'histoire kurde sont étroitement liées. De nombreux aspects du folklore arménien ont fait l'objet d'études comparatives avec le folklore kurde essentiellement en Arménie soviétique (Mokri, 1961).

13. 'Iyād Ibn Ghanam est l'un des émirs du calife 'Umar qui acheva la conquête musulmane de cette région (*El*, « Armīniya »).

(m. 1233) dit : Le *Zûzân* est une région étendue située sur la rive est du Tigre dans la région de Jazîrat Ibn ‘Umar. Elle commence à deux jours de Mossoul et s’étend jusqu’aux premières limites de Khilât. Elle se termine en Azerbaydjan [et va] jusqu’au début du district de Salmâs. Il y a, là, de nombreuses citadelles bien gardées, toutes tenues par les Kurdes Bashnawiyya et Bukhtiyya¹⁴. Parmi les citadelles des Bashnawiyya se trouve Barqa et Bashîr. Et pour ce qui est des Bukhtiyya, Jurdhqîl est leur citadelle la plus grande. C’est la capitale (*kursî*) de leurs possessions, mais ils possèdent aussi Atil et ‘Allûs. Et en face de celles-ci, se trouvent aux mains des maîtres de Mossoul, les citadelles de Alqî, Arwakh, Bakhâwkha, Barkhû, Kinkiwâr¹⁵, Nîrûh, Khawshab ».

Ibn Ḥawqal avait noté que Qardâ et Bâzabdâ se trouvaient dans l’arrière-pays de Mossoul entre les deux Khâbûr et Ninive dans la Djézîré peuplée de Kurdes, de Bédouins et de Syriaques (Ibn Hawqal, 1/217).

Bâzabdâ semble correspondre elle-même à Jazîrat Ibn ‘Umar, une citadelle qui appartient, entre autres, aux souverains kurdes Marwânides. Jazîrat Ibn ‘Umar apparaît aussi sous le nom de Bâzkarda. Notons que les Araméens l’appelaient Gazarta d’Kardû et sa région, Beth-Kardû, rappelle le terme de « Kurde ». Beth-Kardû est le nom araméen de la région antique de Gordyène qui s’étendait entre le Diyâr Bakr et Mûsh, et où se trouvait la ville de Pinak/ Finik. Les thèmes Kard et Kord (Gord) ont été rapprochés, mais il n’a pas été possible de les mettre résolument en relation avec Kwr̄t à partir duquel on retrace le terme Kurde (*EL*, « Djazîrat Ibn ‘Umar » ; Nikitine, 1975 : 5). Pour Ibn al-Athîr, lui-même originaire de Jazîrat Ibn ‘Umar (dans le *Zûzân*), l’élément kurde est donc dominant dans cette région, contrairement à ce qu’indique Yâqût (m. 1229). C’est pourquoi il la qualifie par ailleurs de *Zûzân al-akrâd* (*Zûzân* des Kurdes) (Ibn al-Athîr : x/136). Il existe d’ailleurs un groupe kurde appelé Zûzâniyya qui habite le Ṭur ‘Abidîn au sud de Ḥiṣn Kayfâ (Hasankeyf)¹⁶ (Elisséeff, 1966 : 133).

Jibâl

Si les deux notions de *Bilâd al-akrâd* et de *Zûzân al-akrâd* sont floues, en revanche le *Jibâl* est une province officielle des califats, même si différentes forces politiques de l’époque se la partagent de fait. *Jibâl* veut dire « montagnes » en arabe. Ibn Ḥawqal, dans une carte qu’il joint à sa description du *Jibâl*, place les pâturages des Kurdes au milieu de la province (Ibn Ḥawqal : 11/356), entre Qazvîn et Dînawar et entre Hamadân et Suhraward. Il indique que cette province

14. Il s’agit sûrement de la tribu éponyme de la principauté de Bohtan (Bokhtân dans le *Sharafnâma*) au nord du Bahdînân (Badînân). Le Bohtân est un affluent du Tigre qui le rejoint par le nord. Ce terme apparaît pour la première fois sous la plume d’Hérodote. Les Bokhtaniens sont une population autochtone très certainement à l’origine des Kurdes ou agrégée à eux. Ils constituent, d’après cet auteur, la 13^e satrapie de l’Empire perse avec les Arméniens (*EL*, « Kurdes et Kurdistan » ; Nikitine, 1975 : 8).

15. À ne pas confondre avec Kangawar, appelée aussi le château des brigands (*Qasr al-luṣûs*) entre Nihâwand et Kermânsâh dans l’ancienne région sous contrôle ḥasanwayhide.

16. Il est difficile de savoir s’il s’agit là d’un nom ethnique précis ou tout simplement d’une origine géographique.

est peuplée de Kurdes Ĥumaydiyya, Lâriyya, Hadhbâniyya, ainsi que d'autres Kurdes du Shahrazûr et de Suhraward (Ibn Ĥawqal : II/370). Un peu plus tôt, au IX^e siècle al-Ya'qûbî présente cette province comme le « foyer des Kurdes » (*Dâr al-akrâd*) (Vanly, I.C. 1976 : 355 ; al-Ya'qûbî : 232).

À l'époque du sultan ayyoubide Saladin (1174-1193) la province du *Jibâl* n'a plus de réalité politique, mais les villes qui la jalonnent, restent habitées par des Kurdes (Shahrazûr, Ĥulwân pour celles habitées sûrement par des Kurdes). Cependant la partie est du *Jibâl* semble coupée des événements auxquels prennent part les Kurdes occidentaux. La distance géographique et le fossé culturel entre cette région de l'Iran, d'expression littéraire persane et les auteurs arabes ont-ils pu accentuer cette coupure ou tout simplement la créer ? Les auteurs arabes de l'époque, pour retracer l'histoire des Kurdes sous le règne de Saladin, semblent se désintéresser de villes telles que Dînawar ou Hamadân. Les régions qui retiennent leur attention se trouvent, surtout, d'une part sur l'axe sud-nord, de la région de Mossoul à Khilât et au-delà, et d'autre part sur l'axe est-ouest, du district d'Irbil jusqu'au Diyâr Bakr et à l'aire du Haut-Euphrate.

Tribus et dynasties kurdes dans le territoire tribal entre le X^e et le XII^e siècle

De manière générale, le territoire tribal des Kurdes au Moyen Age et surtout durant les cinq premiers siècles de l'Hégire, est situé au nord de Mossoul, de Dvîn (au sud du lac Sevan) à Mossoul, et de Hamadân à la Djéziré. La présence aux XI^e et XII^e siècles de puissantes dynasties kurdes dans la zone zagrossienne (Ĥasanwayhides à Bahâr) et dans la zone ciszagrossienne (Rawâdites à Tabriz et Marwânides à Khilât) est due à l'existence de tribus « faiseuses de rois » influentes. Ces dynasties ont très certainement pesé pendant un temps sur le peuplement de ces régions.

Il serait trop long de revenir ici sur l'histoire complexe de ce que Minorsky appelle l'« iranien intermezzo » (X^e-XI^e siècles) : la période de montée en puissance des tribus kurdes et daylamites. Bornons nous à citer les Shaddâdites de la tribu des Rawâdiyya de la confédération des Hadhbâniyya (du X^e à la fin du XI^e siècle) en Azerbaydjan et en Arménie ; les Rawâdites, liés eux aussi aux Hadhbâniyya (du IX^e au XI^e siècle), en Azerbaydjan ; les Marwânides d'origine ĥumaydî (du X^e au XI^e siècle) sur le Diyâr Bakr et autour du lac de Van ; les Ĥasanwayhides de la tribu Barzîkânî (X^e et XI^e siècles) (Ibn al-Athîr : VII/388) régnant sur Ĥulwân, Dînawar, Nihâwand, la région autour de Hamadân et le Shahrazûr. Cette dernière dynastie fut remplacée par les 'Annazides soutenus par la confédération de tribus kurdes des Shâdhanjân, très tôt évoquée par al-Mas'ûdî (X^e siècle) (al-Mas'ûdî, II/251). Ces deux dernières tribus étaient insérées dans la zone zagrossienne du territoire tribal. Les Ĥasanwayhides et les 'Annazides assuraient pour les sultans daylamites bouyides le contrôle de ces régions. Shâdhanjân et Barzîkânî sont décrites comme des tribus « exclusivement » zagrossienne.

Les Bouyides durent à l'époque concéder aux Marwânides, soutenus par les tribus Ḥumaydiyya et Bashnawiyya, la zone du pourtour du lac de Van et du nord de Mossoul. Les Marwânides, menés par le fondateur de la dynastie, Bâdh al-Kurdî, avec l'aide des Bashnawiyya, avaient fait leur premier coup d'éclat vers 373/983 à Khilât, Arjîsh et Bajlâ'iya au nord du lac de Van et du lac d'Urmiya¹⁷. Par la suite ils s'étaient orientés vers le sud en tentant même de s'emparer en vain de Mossoul (Ibn al-Athîr, VII/415,443 ; an 373/983). À la fin de la dynastie, la zone d'influence des Marwânides se limitait plutôt au sud-ouest du *Zûzân* entre Mayyâfâriqîn et Jazîrat Ibn 'Umar.

Les Ḥumaydiyya, dont les Marwânides étaient issus, ne s'aventurèrent pas, à l'inverse de cette dynastie, au-delà de la région du Grand Zâb. 'Aqr (aujourd'hui Akreh) était le fief des Ḥumaydiyya. Ibn al-Athîr fait référence aux Ḥumaydiyya en 293/906 lorsque, probablement, ils se révoltèrent avec les Hadhbâniyya et les « gens du Jabal Dâsin » contre les Ḥamdânides. 'Abdallah Ibn Ḥamdân pacifia la région autour du Jabal Salaq. Les Ḥumaydiyya lui demandèrent l'*amân* qu'il leur accorda et le pays s'en « trouva soulagé » (Ibn al-Athîr, VI/426).

Ce groupe des « gens du Jabal Dâsin » leur est très souvent associé. Ils sont aussi cités sous le nom de Dâsinî ou Ṭasinî. Yâqût situe le mont Dâsin au nord de Mossoul sur la rive est du Tigre. Il indique qu'un grand groupe kurde y réside : les Dâsiniyya. Lorsqu'al-'Umarî (m. 1349) écrit le *Masâlik al-absâr*, ils résident à 'Aqr même. Dans le *Sharafnâma* de Sharaf Khân Bidlisî (m. deuxième moitié du XVI^e siècle), ils subissent au XV^e siècle les attaques des émirs de 'Amadiyya ('Imâdiyya) (Bitlisî, 2005 : 36). Notons également que Dâsinî est une des désignations des Yézidis/Ezidis. P.G. Kreyenbroek pense qu'il s'agit d'une des principales tribus ayant suivi cette secte¹⁸.

La tribu Ḥumaydiyya paraît être attachée aux régions « cizzagrossiennes » et ne pas communiquer avec les régions kurdes plus à l'est. Le seul indice d'un lien avec les régions zagrossiennes habitées par les Kurdes est la présence dans les *Masâlik* d'al-'Umarî de la tribu Mâzânjân, parente des Ḥumaydiyya dont les chefs dominant cette dernière dans la région d'Irbil¹⁹. On trouve cette tribu quelques siècles plus tôt dans les tribus (*zumûm*) kurdes du Fârs énumérées par Ibn Ḥawqal (II/270). Cette tribu se surnomme aussi la tribu de Shahrayâr (*zemm* Shahrayâr). Elle aurait été transplantée par 'Aḍud al-Dawla depuis Işfahân vers

17. Le poète des Marwânides al-Ḥusayn al-Bashnawî rédigea une *qasida* célèbre pour Bâdh al-Kurdî, l'oncle maternel des Marwânides. Le poète indique que les Bashnawiyya étaient les appuis (*ansâr*) de Bâdh à Arjîsh au nord-est du lac de Van et à Bajlâ'iyya (Ibn al-Athîr, VII/ 443).

18. Shihâb al-dîn Muhammad b. Faḍlûn al-'Adawî al-'Aqrî était originaire de 'Aqr, non loin de là, et appartenait à la confrérie 'Adawiyya qui devint par la suite l'embryon du groupe des Yézidis. Cette région semble le lieu d'une certaine effervescence confessionnelle (EI, « Kurdes et Kurdistan », « Yazidi »). Yâqût situe le mont Salaq dans le district de Mossoul dans la direction du district de Shahrazûr à l'est du Zâb (Yâqût al-Ḥamawî, « Dâsin », « Salaq » ; Ibn al-Athîr, VI/ 426).

19. Al-Umarî écrit des Mâzânjâniyya : « Ils ne leur restaient plus que les émirs [des Ḥumaydiyya pour les diriger]. Ils furent nombreux à s'agréger à eux pour le meilleur et pour le pire. » (al-'Umarî, III/ 127).

le Fârs²⁰ (Ibn Balkhî). Rien n'indique cependant qu'il s'agisse du même groupe que celui cité par al-'Umarî.

Rawâdites et Shaddâdites bénéficiaient quant à eux d'une forte indépendance bien que disputant l'hégémonie sur le sud du Caucase aux principautés arméniennes et géorgiennes. L'ancrage de ces deux dynasties kurdes peut être considéré comme extrêmement septentrional quand on sait que les Hadhbâniyya, dont elles étaient issues, étaient installés dans la région d'Irbil, au Shahrazûr, au sud est de Mossoul et à Mossoul même²¹. Les Hadhbâniyya constituent le premier groupe kurde dit occidental (ciszagrossien) dont on entend parler pendant la période islamique. C'est aussi le groupe kurde qui a le plus grand rayon d'action. La présence de ce groupe au x^e siècle est attestée de Dvîn en Arménie, en passant par les bords de la Caspienne jusqu'en Djéziré²².

S'il est possible de mettre en évidence un déplacement des tribus Hadhbâniyya vers le sud et l'ouest au XII^e siècle, il est en revanche impensable de retracer l'histoire de certaines tribus. Ainsi les Zarzâriyya²³, cités assez tardivement, sont présents de manière ponctuelle à la fois dans la Djéziré, dans la région de Manzikert au nord du lac de Van et au sud des sources du grand Zâb, vers Rustâq entre le XII^e et le XIV^e siècle.

Malgré des rayons d'action très étendus toutes ces tribus semblent, d'après les sources, avoir un ancrage plus important dans la zone ciszagrossienne et notamment dans l'aire située au nord de Mossoul ou dans le Shahrazûr. D'ailleurs les auteurs d'études récentes s'accordent pour voir là « le berceau primitif des Kurdes » (Vanly, 1976 : 357). Ismet Cherif Vanly écrit que les Hadhbâniyya avaient leur territoire d'origine « dans les montagnes de Mossoul et d'Irbil, où la localité de Khezân-Hezan²⁴ située un peu plus au Nord, au sud du lac de Van,

20. Ibn Hâwqal indique que le *zemm* de Shahrayâr habitait la région de Darâbjurd et Karabjurd.

21. Par ailleurs, on apprend par Ibn al-Athîr que le calife al-Muqtadir se voit obligé en 309/923 de mener une attaque contre Mossoul alors gouvernée par un de ses représentants, un personnage kurde de la tribu Hadhbâniyya des Mârâniyya. Le peuplement ancien de Mossoul par les Hadhbâniyya explique en partie l'intégration plutôt aisée de la famille de Saladin auprès des maîtres zankides de cette ville au XII^e siècle. Ils ont dû bénéficier de nombreux relais dans l'armée et dans l'administration jusqu'à jouer eux-mêmes ce rôle auprès d'autres Hadhbâniyya (Ibn al-Athîr, VII/ 6).

22. En 293/906, lors de la prise de pouvoir de 'Abd Allah b. Hâmdân b. Hâmdûn al-Thaghlabî al-'Adawî à Mossoul, les Kurdes hadhbâniyya avec à leur tête Muḥammad b. Bilâl, dévastaient alors la région de Ninive. Le Hâmdânide les rencontra à al-Ma'rûba sur la Caspienne. Ils le combattirent. Il fit donc appel au calife al-Muqtafi billah. Celui-ci se dirigea vers eux ; rassemblés ils comptaient 5 000 foyers. Ils virent alors l'ardeur qu'il avait à les combattre et se dirigèrent vers al-Bâba dans la montagne de Salaq dominant le Shahrazûr. Il les mit en déroute, prit, puis restitua leurs biens (Ibn al-Athîr : VI/ 426).

23. V. Minorsky donne cette étymologie pour le nom de cette tribu : Zar (l'or) Zârî (les fils). Le terme *zaro* signifie aujourd'hui « enfant » en kurde. Dans le manuscrit d'al-'Umarî édité par Sezgin, l'auteur traduit le nom par « les fils du loup (*dhîb* ; il n'y a pas de *hamza* dans le manuscrit) ». Il est possible cependant qu'il s'agisse d'une confusion du copiste due à la graphie (*dhîb* > *dhahab*/or) (EI « Kurdes et Kurdistan » ; al-'Umarî : III/129).

24. Il s'agit de la ville de Hizan (38 N/42 E) située au sud du lac de Van et au sud-est de Bitlis dans l'actuelle Turquie.

peut bien être à l'origine du nom de la confédération ». V. Minorsky pense que l'expansion qui a mené les Hadhbâniyya au-delà de l'Araxe, dans le Caucase, dans les régions contrôlées par les Shaddâdites, intervient à une époque postérieure à celle qui a vu leur progression dans les régions sud. Il est certain que lorsque Ibn Ḥawqal (x^e siècle) visite les régions au-delà du Kur, les Kurdes ont dépassé l'Araxe depuis longtemps. En témoigne la mention de la « porte des Kurdes » à Bardha'a (Partav) par cet auteur (Ibn Ḥawqal : II/337). Il faut beaucoup de temps pour qu'un groupe inscrive son empreinte dans une ville au point qu'il s'y trouve une porte à son nom. Par ailleurs V. Minorsky explique que la reddition de toutes les citadelles des Kurdes hakkâriyya aux Zankides, achevée sous le règne de 'Imâd al-dîn Zankî (II), le fils cadet de Nûr al-dîn, a pu motiver « le refoulement des Hakkârî vers les régions voisines des sources du grand Zâb ». Il émet donc l'hypothèse qu'avant les campagnes militaires zankides sur la région, les Hakkâriyya habitaient plus au sud et plus à l'ouest. Cependant Yâqût au XIII^e siècle continue à situer les Hakkâriyya dans les environs de Jazîrat Ibn 'Umar au confluent du Tigre et du Grand Zâb. L'hypothèse d'I.C. Vanly et de V. Minorsky est en fait invérifiable, aucune référence textuelle précise ne pouvant la valider. Rien n'indique que tous les Kurdes soient originaires de cette région et se soient ensuite déployés vers le nord et l'est. On pourrait aussi avancer l'hypothèse que les Hadhbâniyya sont descendus sur la région d'Irbil depuis le sud du Caucase ou bien que les Ḥumaydiyya ont traversé le Zagros pour se retrouver au x^e siècle dans la région de 'Aqr.

On peut se demander si cette hypothèse ne résulte pas d'un effet d'optique dû au fait que la région cizzagrossienne est une zone charnière, un point de contact entre le monde des auteurs arabes urbains et les Kurdes. Il est encore trop tôt pour répondre à cette question qui implique une étude très poussée des sources persanes, syriaques et arméniennes à même de donner une image fort différente de la configuration sociale de cette région. On pourra se demander aussi dans quelle mesure cette notion d'un territoire tribal partagé entre aire septentrionale et méridionale n'est pas due à une différence entre implantation militaire au nord et implantation de populations indéterminées au sud.

L'espace tribal et politique recomposé entre le XII^e et le XIV^e siècle²⁵

Recomposition de l'espace tribal

Entre le XII^e et le XIV^e siècle, le rayon d'action des tribus kurdes semble se réduire. Sans trop entrer dans les détails, nous allons présenter un tableau des citadelles de cette zone restreinte du territoire tribal des Kurdes, citées par les géographes des XIII^e et XIV^e siècles. Signalons néanmoins les limites d'un tel

25. Voir carte 2.

exercice. D'une part, les Kurdes n'habitent pas tous des citadelles ou des villes. D'autre part les auteurs géographes et topographes reprennent parfois les informations de leurs prédécesseurs sur des populations peu connues, sans se donner la peine de vérifier in situ leur lieu de résidence. C'est le cas chez al-'Umarî et Yâqût bien que ce dernier ait davantage tendance à citer ses sources.

— Irbil.

« Irbil est une citadelle imprenable et une ville située dans un espace plat et étendu. La citadelle a un fossé profond. Elle se trouve à une extrémité de la ville. Le rempart de la ville s'interrompt en son milieu. Elle est située en haut d'un tell de terre élevé et étendu au sommet. Il y a dans cette citadelle des marchés, des habitations pour la population (*manâzil li'l-ra'iyya*) et une mosquée pour la prière. Elle ressemble à la citadelle d'Alep, bien qu'elle soit plus grande et plus large. L'élévation et la longueur d'Irbil sont de soixante neuf degrés et demi. Sa largeur est de trente cinq degrés, un demi et un tiers. Elle est située entre les deux Zâb. C'est une ville du district de Mossoul. Il y a entre elles une distance de deux jours. Au pied de cette citadelle se trouve, de nos jours, une grande ville, large et haute. L'émir Muzaffar al-dîn Kûkbûrî b. Zayn al-dîn Kûjak 'Alî a entrepris la construction de cette ville et de son rempart. Puis il y a établi un marché. Il en a tiré un grand prestige [...]. Bien que ce soit une ville, elle ressemble par sa nature et sa construction à un village. La majorité de ses habitants sont des Kurdes arabisés. Tous les villages et les paysans sous la dépendance [d'Irbil] sont Kurdes. Son district comprend de nombreuses citadelles [...] ». (Yâqût al-Hamawî : « Irbil »).

— Tell Haftûn/Haftûn.

« Tell Haftûn est une « bourgade » (*bulayda*) de la région d'Irbil. En un jour, les caravanes l'atteignent depuis Irbil, pour celles qui cherchent à rejoindre l'Azerbaydjan. Elle se trouve au milieu des montagnes. Il y a, là, un grand et beau marché. À une de ses limites, il y a un tell élevé sur lequel se trouve la majorité des maisons de la ville. On pense qu'il s'agit d'une citadelle. Tous ses habitants sont des Kurdes ». (Yâqût al-Hamawî : « Tall Haftûn »).

— 'Aqr.

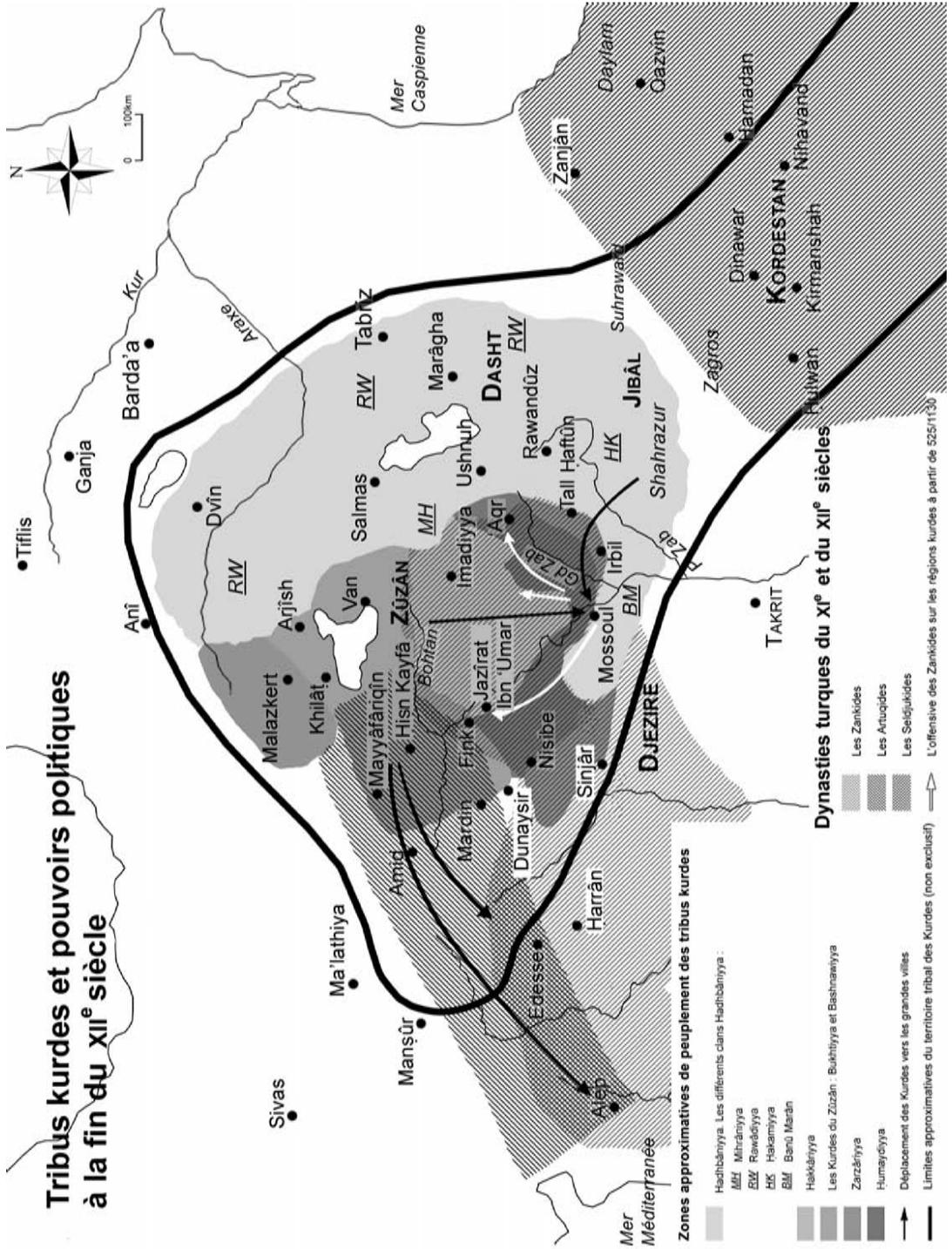
« 'Aqr est une citadelle bien gardée des montagnes de Mossoul. Ses habitants sont des Kurdes. Elle se situe à l'est de Mossoul et on la connaît sous le nom de 'Aqr al-Humaydiya. Il y a beaucoup de gens de savoir (*abl al-'ilm*) qui sont sortis de là. » (Yâqût al-Hamawî : « 'Aqr »).

Il existe d'autres citadelles appartenant aux H̄umaydiyya dont Shûsh.

— Shahrâzûr.

« Elle se trouve dans le quatrième climat (*iqlîm*). Sa longueur est de soixante dix degrés et un tiers, et sa largeur de trente sept degrés, un demi et un quart. C'est une large région du *Jibâl* (des montagnes ?) entre Irbil et Hamadân. Zûr b. al-uḥḥâk²⁶

26. On peut douter de l'historicité de cette assertion. En revanche il est possible de lui donner un sens légendaire ou allégorique. Shahrâzûr est aussi appelée Shahr-e-zûl dans le *Shanafi-nâma* écrit au xvi^e siècle. « Zor » et « Zûl » désignent la « force » dans les langues iraniennes. Duhuk ou Zohhak est le roi tyrannique de la légende iranienne de Kâve (Kawa en kurde). Peut-être s'agit-il d'une allégorie de la conquête musulmane ou d'un conflit violent intervenu dans cette région : « force fils du tyran ». Ceci pose la question de la transmission d'une telle information à Yâqût et de son niveau de compréhension de cet univers symbolique (Bitlîsî : 18).



l'a fondée. *Shahr* en *fârisiyya* (persan/langues iraniennes) veut dire ville. Les habitants de cette région sont tous Kurdes. Mis'ar b. Muhalhal le secrétaire (*kâtib*) a dit : Shahrâzûr est un groupe de villes et de villages. Parmi ceux-ci se trouve une grande ville. C'est le chef-lieu (*qasaba*) de cette région de nos jours. Elle s'appelle Nîm Azrây. Ses habitants sont rebelles au Sultan. Ils ont le goût de la déviance et trouvent la rébellion agréable. La ville est dans un désert. Ses habitants sont féroces et jaloux de leurs biens. La largeur des murailles de la ville fait huit coudées. La plupart de leurs émirs sont originaires de cette région. Il y a là des scorpions plus dangereux que les scorpions de Nusaybîn. Ce sont des clients de 'Umar b. 'Abd al-'Azîz. Les Kurdes les ont poussé à se révolter contre les émirs et à s'opposer aux califes. En effet leur pays est la résidence d'hiver de 60 000 foyers (*bayt*) de groupes kurdes, parmi lesquels des Kurdes jalâliyya²⁷, basyân, hakamiyya et sûliyya²⁸ (*al-akrâd al-jalâliyya...*). Ils y ont des champs. Dans leur désert se trouvent la plupart de leurs forces. À côté de cette ville, se trouve une montagne nommée Sha'rân et une autre nommée al-Zalam... » Shahrâzûr appartient au district d'Irbil (Yâqût al-Ĥamawî).

— Suhraward. Suhraward serait située à côté du Shahrâzûr et constituerait avec elle les « limites nord du 'Irâq ». D'après Ibn Ĥawqal, ce sont au x^e siècle deux villes dominées par les Kurdes (*ghalaba 'alayhâ al-akrâd*) (Ibn Ĥawqal : I/248 ; II/369). En revanche, au xii^e siècle et au début du xiii^e siècle, les auteurs ne font que situer géographiquement la ville de Suhraward sans donner aucun renseignement sur son peuplement. Elle se situe près de Zanjân²⁹ (Ibn al-Sam'ânî, « al-Suhrawardî »/Yâqût, « al-Suhraward »). On sait par ailleurs que de nombreux savants sont issus de cette ville et que la plupart d'entre eux écrivait en persan ou parlaient *'ajamiyya*. Rappelons que le terme *'ajam* désigne à l'origine les personnes ne parlant pas l'arabe pour ensuite se référer plus particulièrement aux iraniens. Aux xii^e et xiii^e siècles, on peut traduire *'ajamiyya* par « langue iranienne ». Au xiii^e siècle Suhraward a probablement perdu sa population kurde.

— al-Dasht. Selon Yâqût, « al-Dasht est aussi une région au milieu des montagnes, entre Irbil et Tabrîz. Je l'ai vue prospère et dynamique. Tous ses habitants sont des Kurdes » (Yâqût al-Ĥamawî : « al-Dasht »). Il s'agit d'une région de transhumance plus que de steppe comme son nom d'origine iranienne l'indique (*dasht/desht*). En effet, la région entre Irbil et Tabriz est essentiellement montagnueuse bien qu'une légère dépression se trouve dans les contreforts de la chaîne du Zagros, dans le prolongement du lac d'Urmiyya vers le sud. Il existe, aujourd'hui, une ville qui porte le nom de Sardasht à la frontière irano-iraquienne, à l'ouest de Baneh et au sud de Mahabad au niveau de cette dépression.

27. On a pu confondre ce groupe avec les Kalâliyya dont le chef fut maître d'Irbil sous les Mongols. On peut envisager qu'il s'agisse du même groupe, tout en restant prudent. Al-'Umarî (m. 1349) indique par ailleurs que les Kalâliyya émigrèrent en partie vers l'Égypte et la Syrie. (al-'Umarî : III/125-6).

28. On retrouve les Sûliyya au xiv^e siècle dans la même région (al-'Umarî : III/125-6).

29. Yâqût ajoute quelques détails sur les personnages illustres qui en sont issus. Une grande part de la population du Shahrâzûr est Kurde hadhbâniyya. Il est frappant de constater la proximité entre le fils de Saladin, al-Zâhir Ghâzî, d'origine hadhbâniyya, et Shihâb al-dîn al-Suhrawardî al-Maqṭûl.

— Qaymur. Selon Yâqût, « Qaymur est une citadelle des montagnes entre Mossoul et Khilât. Un groupe de grands émirs de Mossoul et de Khilât portent sa *nisba* (al-Qaymarî) et sont kurdes. Et on appelle son chef Abû 'l-Fawâris » (Yâqût al-Hamawî : « Qaymur »). Il s'agit de Diyâ' al-dîn Marzubân Abû 'l-Fawâris le père des Qaymariyya. Avant de devenir très influents au service des Ayyoubides d'Alep, les Qaymariyya suivirent des carrières diverses à Khilât, Mossoul, en Arménie ou dans la Djéziré (Eddé, 1999 : 262 ; Ibn al-'Imâd : v/450 ; al-Khazrajî : 195).

— Mossoul. Mossoul est l'un des lieux de peuplement et de recrutement des Kurdes en Haute-Mésopotamie. Ibn Ḥawqal indique très tôt que les Kurdes se retrouvent dans son district (*'amal*) pour le commerce (Ibn Ḥawqal : II/217). Les tribus se cantonnent en général au nord ou à l'est de la ville, dans les montagnes. Par exemple, les Banû Mârân, des Hadhbâniyya dont certains émirs dominèrent la vie politique à Mossoul « viennent des prés situés en dessous de Mossoul (*min asfal*) (Ibn Khallikân : II/237-8) »³⁰.

Venons en maintenant aux contrées situées plus au nord et plus à l'ouest.

— Fink. Ibn al-Athîr écrit : « Aux environs de Jazîrat Ibn 'Umar se trouve une citadelle appelée Fink (ou Fanak) détenue par les Kurdes bashnawiya depuis trois cents ans (Ibn al-Athîr : x/83, an 572). »

— Nisibe. Ibn Jubayr (m.614/1217) vivant à l'époque de Saladin indique que lorsqu'il voyage dans la région de Nisibe (Nuṣaybin), il reste sur ses gardes à cause des attaques des Kurdes « qui sont la calamité de cette région entre Mossoul et Nisibe et entre Nisibe et Dunaysir (Ibn Jubayr : 240) ». Il s'agit là du nord de la Djéziré, dont font partie Sinjâr et Edesse (al-Ruhâ), peuplée en majorité de chrétiens et dont Ibn Ḥawqal (x^e siècle) disait déjà que ce sont les quartiers d'hiver des Kurdes hadhbâniyya et les quartiers d'été des Bédouins Banû Shaybân. Il cite d'autres tribus kurdes dans cette région : les Ḥumaydiyya et les Lâriyya (Ibn Ḥawqal : I/215-6). À Sinjâr se trouvent des Kurdes zarzâriyya, notamment ceux qui permirent à Saladin de s'emparer de la ville (Ibn al-Athîr : x/116).

— Ḥiṣn Ṭâlib. « Ḥiṣn Ṭâlib est une citadelle célèbre, près de Ḥiṣn Kayfâ, où il y a des Kurdes nommés Jûbiyya. Qarâ Arslân le maître de Ḥiṣn Kayfâ les mit en échec en 560/1164 (Yâqût al-Hamawî : « Ḥiṣn Ṭâlib »). » On sait par ailleurs que Ḥiṣn Kayfâ se situe dans le *Bilâd al-akrâd*.

D'autres citadelles ou localités habitées par des Kurdes sont attestées dans la région cizzagrossienne. Elles sont cependant pour la plupart difficiles à situer.

Constatant la réduction du rayon d'action des tribus kurdes, Ismet Cherif Vanly dit que le « pays kurde » a opéré un glissement vers l'ouest. Cette assertion peut susciter un certain scepticisme face aux mentions d'implantation de Kurdes déjà très à l'ouest aux x^e et xi^e siècles (Djéziré, Malatiyya et Ḥiṣn Manṣûr). Cependant, si ce processus est en marche au xii^e siècle, on a de fortes raisons de croire qu'il s'est poursuivi jusqu'à l'époque ottomane en poussant ces

30. Il faut remarquer que la désignation *min asfal* (en dessous) indique très souvent chez les géographes la direction nord comme lorsqu'al-Muqaddasî situe l'Iraq « *en-dessous* de la terre des Arabes ».

populations vers le nord ouest du Bilâd al-Shâm (Syrie Palestine). Stefan Winter indique notamment qu'au ^{xvii}e siècle les documents ottomans mentionnent : « Killis, nommé aussi le Canton des Kurdes » (Winter, 2004), or Killis est situé au nord d'Alep.

Ce déplacement vers l'ouest s'accompagne au ^{xii}e siècle, d'un glissement vers le sud du territoire tribal des Kurdes. Aux ^{xii}e et ^{xiii}e siècles, il apparaît clairement que le rayon d'action des tribus kurdes diminue, on n'entend plus parler de Kurdes au Nord du lac de Van ou en Azerbaydjan septentrional.

Recomposition politique

Cette recomposition de l'espace idéal et tribal est la conséquence d'une redéfinition de l'espace politique du territoire des Kurdes. Il y a plusieurs raisons à cela. Tout d'abord les infiltrations turques, puis le conflit avec les principautés arméniennes et géorgiennes, et enfin un changement de stratégie d'engagement militaire.

On sait par exemple que les Rawâdites d'Azerbaydjan avaient une influence large, au-delà de la seule ville de Tabrîz, dans une zone qu'ils disputaient aux Arméniens et aux Turcs Oghuzz. Ils partageaient d'ailleurs cette prérogative avec les autres groupes Hadhbâniyya. En 376/987, le roi arménien Smbat dut se soumettre à la dynastie et lui payer un tribut. En 382/993 ce fut un autre Arménien, Gagik, qui battit le Rawâdite Mamlân à Arjîsh (*EI* : « Armîniyya »). Ibn al-Athîr indique qu'en 420/1029, des Turcs Ghuzz se rendirent en Azerbaydjan puis à Marâgha où ils commirent des exactions et incendièrent des mosquées. « Ils mirent à mort beaucoup de Kurdes hadhbâniyya. Les Kurdes ne virent de solution à leurs problèmes qu'en se mettant d'accord entre eux et en combattant ensemble le « mal »³¹. Abû 'l-Hayjâ' b. Rabîb al-dîn al-Hadhbânî [le maître d'Irbîl] se mit d'accord avec Hasûdhân [Wahsûdân b. Mamlân b. Abî 'l-Hayjâ'³²], le maître de l'Azerbaydjan. Les Ghuzz s'enfuirent alors d'Azerbaydjan, mais une partie resta et continua à combattre et piller alors qu'une autre se rangea du côté des locaux. Malgré tout ils revinrent et dévastèrent à nouveau les terres d'Abû 'l-Hayjâ' (b. Rabîb al-dîn) (Ibn al-Athîr : viii/177-8). Les tribus kurdes subirent de plein fouet les invasions turques. Elles disparurent bien vite de la région de Tabriz et parvinrent difficilement à se maintenir en Azerbaydjan. Les successeurs de la dynastie Rawâdites au ^{xii}e siècle, furent des Turcs, les Aḥmadîlî.

À la fin du ^{xii}e siècle, c'est encore dans le cadre d'une confrontation avec les Turcs que les auteurs arabes évoquent pour la dernière fois peut-être les Kurdes d'Azerbaydjan et du nord du lac de Van. En 581/1186 un conflit entre Kur-

31. Cette perception des Oghuzz comme d'un fléau semble être partagée par les populations musulmanes et chrétiennes de la région.

32. Notons la popularité de la *shubra* (nom sous lequel le personnage est connu) « Abû 'l-Hayjâ' » chez les Kurdes et notamment chez les Hadhbâniyya. Trois personnages kurdes hadhbâniyya originaires d'Irbîl portent cette *shubra*. Il s'agit d'Abû 'l-Hayjâ', maître d'Irbîl sous les 'Uqaylides (évoqué ici), d'Abû 'l-Hayjâ' Ibn Mûsak, connu sous les Seldjoukides, et d'Abû 'l-Hayjâ' al-Samîn, un grand émir de Saladin.

des et Turcomans éclate au cœur du *Zûzân al-akrâd* et s'étend dans la Djéziré (Nuşaybîn, Sinjâr...), le Diyâr Bakr (Mayyâfâriqîn), à Khilât, en Syrie, dans le Shahrazûr et l'Azerbaydjan (Ibn al-Athîr : x/136 ; Ibn Shaddâd, *Nawâdir* : 63 ; Michel le Syrien : III/400-3 ; Lyons & Jackson : 234).

« En 581 éclata une lutte entre Turcomans et Kurdes dans la Djéziré, Mossoul, le Diyâr Bakr, Khilât, la Syrie, le Shahrazûr et l'Azerbaydjan. Beaucoup de gens furent tués. Cela dura plusieurs années, les chemins furent coupés, il y eut des pillages et le sang coula. La cause de [ce conflit] était qu'une femme turcomane avait épousé un Turcoman. Ils passèrent sur leur chemin auprès d'une citadelle du *Zûzân* des Kurdes (*Zûzân al-akrâd*!). Ses habitants furent prodigues avec eux. Ils demandèrent aux Turcomans de participer au banquet de mariage, mais on le leur refusa. Ils échangèrent des mots qui conduisirent à l'affrontement. Le maître de la citadelle descendit, prit le marié et l'exécuta. Alors éclata le conflit³³. Les Turcomans semèrent le trouble. Ils tuèrent un grand nombre de Kurdes. Et les Kurdes se soulevèrent et tuèrent des Turcomans de la même manière. Les troubles furent graves et se prolongèrent (Ibn al-Athîr : x/136) ».

Malgré la raison apparemment futile de ce conflit, cet épisode illustre la lutte que se livrent Turcs et Kurdes pour le contrôle des régions tribales, mais aussi au sein des grands centres urbains.

Au milieu du XII^e siècle les Zankides, Atabeks turcs de Mossoul, jouent une double politique de soumission du territoire tribal et de recrutement des Kurdes pour la contre-croisade, en se servant des dissensions internes et de la faiblesse des principautés kurdes. C'est dans les années 525/1130 que débute l'offensive de 'Imâd al-dîn Zankî dans les régions kurdes. En 527/1134 il s'empara de toutes les citadelles Ĥumaydiyya dont 'Aqr avec l'aide des Hakkâriyya. En 528/1133 Zankî s'empare des citadelles de Sha'bânî, Farĥ (qui se trouvent dans le *Bilâd al-Zûzân*, d'après Ibn al-Athîr ; x/345), Kûshar, Za'farân, Alqî (Yâqût situe Alqî dans le *Zûzân*), Sarwa ; « ce sont toutes des citadelles des Mihrâniyya » (Ibn al-Athîr : IX/275-6). Ibn al-Athîr raconte qu'avant la chute des citadelles hakkâriyya en 528/1134, Abû 'l-Hayjâ' b. 'Abdallah maître de celles-ci, signe un pacte avec Zankî et fait sortir son fils Aĥmad Ibn Abî 'l-Hayjâ' le père d'al-Mashĥûb de la citadelle d'Ashib. Il lui confie Nûshâ pensant qu'il n'y serait pas en danger. À Ashib, il nomme un suppléant, le Kurde Bâw Arjî. Quand Abû 'l-Hayjâ' meurt à Mossoul, Bâw Arjî soutenant 'Alî, le fils cadet d'Abû 'l-Hayjâ', refuse à Aĥmad l'entrée d'Ashib. Zankî intervient et prend la citadelle. Il convoque à Mossoul un groupe de chefs kurdes dont Bâw qu'il fait exécuter. Quelques années plus tard en 537/1142-3, il fait détruire Ashib, Nûshâ, Kahija et la citadelle de Jalâb pour y construire une citadelle à son nom 'Imâdiyya (Amadiyeh) (Yâqût al-Hamawî : « 'Imâdiyya »). Les Zankides échouent devant la citadelle de Fink (Fanak), possession des Kurdes bashnawîyya. Ils lèvent le siège de la ville après la mort de Zankî en 541/1146 (*EI* : « Kurdes et Kurdistân »). Pourtant,

33. « *Fitna* » en arabe. Puisque les deux groupes sont musulmans sunnites, il s'agit d'une guerre fratricide.

les Bashnawiyya ne semblent pas être en mesure de gagner de l'influence dans les grandes villes et tentent de se maintenir dans *le Bilâd al-akrâd* ou le *Zûzân*, malgré des querelles intestines. Cependant, on n'entend plus parler des Bashnawiyya au milieu du XIII^e siècle. Cette conquête de l'arrière pays de Mossoul n'implique pas une désertion par les Kurdes de cette région. Au XIII^e siècle, Yâqût indique que 'Aqr est toujours peuplée de Kurdes *humaydiyya* et qu'elle porte le surnom de 'Aqr al-*Humaydiyya*. Les *Hakkâriyya* restent dans la montagne de Sûr, Harûr, Malâsî, Mâbârmâ, Bâbûklhû, Bâkzâ et Nasbâs (Ibn al-Athîr : ix/275-6). Zayn al-dîn Bektikîn, lui-même vassal des Zankides, confie à Qarâjâ la région du *Hakkâriyya*.

Certes le lien entre les Kurdes et Mossoul où dominent les Zankides n'est pas nouveau, mais la rupture apparaît évidente, lorsque les familles kurdes les plus puissantes, ayant perdu tout espoir de contrôler durablement leurs régions d'origine, deviennent les plus forts appuis de la contre-croisade menée par les Turcs zankides sur la Syrie-Palestine.

Redéfinition du rapport des Kurdes à l'espace iraquien

Ainsi on assiste moins à un redéploiement vers le sud des populations kurdes, qui restent majoritairement dans le territoire tribal ou se dispersent en Syrie Palestine et dans la Djéziré, qu'à une prise de contrôle par Mossoul et par Bagdad de ces populations, ce qui réoriente ce territoire des Kurdes vers des centres méridionaux, vers l'espace iraquien.

Au Moyen Âge, ce qu'on appelle aujourd'hui l'Iraq ne constitue pas un territoire unifié et identifié comme tel (*EI* : « 'Irâq »). Certes les géographes emploient le terme « al-'Irâq » ou « al-'Irâqân » (les deux Iraq) (Ibn Hawqal : i/231 ; Ibn al-Faqîh : 161-95) qui correspondent cependant à une zone bien plus réduite que l'Iraq actuel. Le deuxième 'Irâq dit 'Irâq al-'ajam correspond à la zone du Khûzistân. Yâqût qui au XIII^e siècle reprend les définitions de l'Iraq établies par ses prédécesseurs géographes indique que l'Iraq « [...] est en fait le territoire de l'antique Babylone » (Yâqût al-*Hamawî* : « 'Irâq »). C'est un territoire orienté vers le sud et vers le littoral du golfe Persique. Cette zone ne va guère au-delà de la latitude de Takrît. L'Iraq semble désigner alors le sud de la Mésopotamie et ne dépasse pas les premières barrières montagneuses qui font de *Ḥulwân* et de *Qasr i Shîrîn* la limite de cette plaine alluviale.

Au Moyen Âge le terme « 'Irâq » recouvre une zone totalement intégrée au « domaine arabe ». *Al-Muqaddasî* (*Al-Muqaddasî* : 113-125), décrit cette zone comme « le bas de la terre des Arabes » c'est-à-dire le nord de la péninsule Arabique : « c'est une province (*iqîlîm*) dont Bagdad est la métropole. » Les villes principales sont Kûfa, Basra, *Wâsî*, *Ḥulwân* et *Sâmarrâ*.

En effet la Djéziré, qui inclut Mossoul, les montagnes du Nord-Est et les vallées des deux *Zâb* – qui font partie de l'Iraq contemporain –, appartient à des

ensembles politiques et culturels distincts au Moyen Âge. Cependant, comme tous les complexes territoriaux au Moyen Âge, la limite de cette zone n'est pas toujours très claire. Yâqût donne d'autres définitions très hétéroclites de l'Iraq. Or c'est précisément la zone des montagnes du Nord-Est et les vallées des deux Zâb qui nous intéressent car elles abritent au Moyen Âge de nombreux Kurdes. Nous avons choisi d'inclure cette zone dans ce que nous appellerons l'espace iraquien.

Si nous avons mis en lumière, d'un point de vue politique, social et culturel l'affirmation du lien entre espace iraquien et territoire tribal des Kurdes en décrivant un glissement du territoire tribal vers le sud et en montrant le rôle de Mossoul comme point d'attraction, on ne peut exclure le fait qu'il y avait aussi pour les auteurs médiévaux une relation assez forte entre les Kurdes et ce que les sources désignaient comme le 'Irâq (basse Mésopotamie).

Par ailleurs, de nombreuses manifestations d'une familiarité entre Kurdes et habitants de l'espace iraquien apparaissent dans les sources. Ibn al-Sam'ânî (506-562/1113-1166) pour expliquer la *nisba* « *al-Kurdî* »³⁴, indique qu'elle fait référence aux Kurdes : « une communauté (*tâ'ifa*) d'Iraq dont les membres s'installent dans les déserts (*sabârî*), habitent, pour certains, des villages et vivent surtout dans la montagne de Ḥulwân³⁵. » (Ibn al-Sam'ânî : « *al-Kurdî* ») Or Ḥulwân appartient au 'Irâq. Ainsi les Kurdes apparaissent ici comme un groupe de l'espace iraquien.

Dans sa description d'Irbil, plus au nord, Yâqût cite un poème de Nûshîrwân Shaytân al-'Irâq. Le nom iranien de ce poète satirique, Nûshîrwân « diable de l'Iraq », laisse penser qu'il était kurde. Ce simple constat renforce l'idée selon laquelle le territoire tribal des Kurdes a connu aux XII^e et XIII^e siècles une réorientation vers le sud³⁶. Un passage de son poème est de ce point de vue significatif : « Il y a dans le marché une population qui, si tu la vois, tu vois des gens désastreux / Chaque Kurde est un âne / Et tous les Iraquiens ont fui l'inflation des prix, qui y règne. [...] » Or Irbil se trouve à une latitude bien plus élevée que les limites de ce qui était désigné comme l'Iraq aux X^e et XI^e siècles. En dehors de l'intérêt que pourrait susciter ce passage en ce qui concerne les stéréotypes véhiculés sur les Kurdes, le lien entre Kurdes et espace iraquien apparaît très nettement. Il est difficile de savoir de quel groupe humain parle l'auteur lorsqu'il écrit « les Iraquiens ». Désigne-t-il les non-Kurdes de la région d'Irbil ou des populations immigrées depuis peu ?

34. La *nisba* est un des éléments du nom arabe. C'est un qualificatif formé sur un nom qui renseigne sur l'histoire du personnage puisqu'il désigne l'origine ethnique, la ville ou la région de naissance, de passage ou de mort. La *nisba* est un élément essentiel dans l'identification des Kurdes, mais impose de prendre certaines précautions, car sa présence ou son absence révèlent souvent l'image qu'un auteur ou que l'entourage d'un personnage veulent donner de lui.

35. Ibn al-Athîr, qui a écrit un compendium d'*al-Ansâb* d'Ibn al-Sam'ânî, fait quant à lui l'impasse sur la définition des Kurdes, lors du même exercice : « C'est un groupe bien connu... » (Ibn al-Athîr, *al-lubâb* : « *al-Kurdî* »).

36. On pourrait se demander si tout simplement le terme 'Irâq n'en est pas venu à désigner une zone plus septentrionale au XII^e et XIII^e siècles. Ceci demanderait une étude plus approfondie.

D'autre part l'idée de la séparation d'un domaine arabe et d'un domaine kurde à l'intérieur de l'espace iraquien médiéval semble bien illusoire, même bien avant le XII^e siècle, surtout pour les régions d'Irbil et du Shahrazûr. On peut prendre l'évocation par Ibn al-Athîr de l'expédition menée par 'Adud al-Dawla, le souverain bouyide, contre les Shaybâniyya à la fin du X^e siècle, pour séparer ceux-ci des Kurdes du Shahrazûr avec lesquels ils s'étaient liés par des mariages ou des affaires (Ibn al-Athîr : VII/386).

Il faut aussi signaler que hormis le groupe impersonnel des Kurdes qui s'aventure dans la vallée du Tigre, de nombreuses personnalités kurdes s'insèrent dans l'espace iraquien méridional et dans l'État abbasside³⁷ et seldjoukide. C'est le cas de Hazârsab b. Bankîr al-Kurdî qui reçoit en concession l'unité fiscale (*iqṭā'*) de Baṣra et du Khûzistân au milieu du XI^e siècle³⁸ (Ibn al-Jawzî, *al-Muntaẓam* : XVI/3). L'exemple le plus célèbre de cette intégration des Kurdes à l'espace iraquien est celui de la famille ayyoubide. Shâdî, le grand-père de Saladin, faisait partie des Hadhbâniyya du groupe des Rawâdiyya qui s'était mis au service de la dynastie kurde des Shaddâdites qui régnait du X^e au XII^e siècle dans une région extrêmement variée ethniquement. Il habitait d'ailleurs le faubourg d'Edjânqân à Dvîn (Dâbîl) entre le lac Sevan et le mont Ararat, au sud de Yerevan dans l'actuelle Arménie. Au XII^e siècle la famille de Saladin joua un rôle politique et militaire important auprès du gouverneur de la ville de Takrît. On sait aussi que les Kurdes étaient nombreux à Bagdad et dans d'autres villes de l'Iraq. L'anecdote qui raconte les lamentations des Kurdes après la mort de Saydûk, « le roi des Djinns » (Ibn al-Jawzî : XVI/86) est significative de la présence des Kurdes à Bagdad.

Si une orientation du territoire tribal des Kurdes vers la Djéziré et le *Bilâd al-Shâm* est plus nette au XIII^e, le contexte des périodes zankide et ayyoubide a tout de même créé un mouvement qui insère en partie cette aire dans l'espace iraquien.

Conclusion

Nous avons ici esquissé quelques pistes pour envisager le lien entre territoire tribal des Kurdes et espace iraquien. Nous avons d'abord montré la difficulté qu'il y a à définir les Kurdes au Moyen Âge et combien il était ardu de tenter de faire une histoire non-essentialiste de ce groupe à travers les sources arabes. On ne peut parvenir à cerner la réalité du groupe kurde et son rapport au territoire qu'à travers les représentations qu'en avaient les auteurs arabes. De ce point de vue, la relation entre centre et périphérie dans le rapport des auteurs arabes au groupe kurde est une clef d'interprétation de leurs témoignages.

37. Al-'Umarî indique que les Mazânjâniyya « sont durs en apparence et ressemblent aux soldats mame-louks (*al-nâs*) dans leur façon de s'habiller et de porter les armes car leur émir avait été un émir du califat 'abbâsîde » (al-'Umarî : III/127).

38. Je remercie Vanessa Van Renterghem pour ces informations.

Nous avons présenté le territoire tribal des Kurdes comme une sorte de croisée des chemins où d'une part les pouvoirs transrégionaux assurent leur domination, la perdent au profit de pouvoirs locaux, s'affrontent directement ou indirectement, et où d'autre part, les tribus kurdes s'installent ou nomadisent. Il s'agit d'un espace politique et idéal sans cesse recomposé. Au X^e siècle on peut percevoir trois zones de ce territoire à travers les sources arabes : une aire zagrossienne, une aire ciszagrossienne et le sud Caucase. Nous avons fait le constat aux X^e et XI^e siècles de la présence de dynasties puissantes soutenues par les tribus kurdes ancrées dans ces régions. Nous avons pu noter une réduction du rayon d'action des tribus kurdes vers le sud et l'ouest au XII^e siècle consécutive à une recomposition politique globale. Ainsi les invasions turques, la disparition des dynasties kurdes et la soumission de l'arrière-pays de Mossoul par les Zankides ont amené une réorientation vers le sud du territoire tribal des Kurdes. C'est dans cette perspective que se dessine le nouveau lien symbolique, social et politique entre territoire tribal des Kurdes et espace iraquien.

Reste à savoir dans quelle mesure les représentations des auteurs arabes sur les Kurdes ont influencé l'image qu'ils donnent dans les sources de ce rapport au territoire. En effet ce n'est pas parce que les auteurs semblent décrire en filigrane un phénomène (ex. déplacement) qu'il a forcément lieu. Nos sources bien souvent lacunaires n'ont pas toujours pour but de décrire ce phénomène. Ainsi, quelle est la réalité de la séparation entre régions zagrossiennes et ciszagrossiennes dans le territoire tribal des Kurdes ? Quand est intervenue l'expansion des Kurdes vers le Caucase ? Comment distinguer les types d'implantations ou d'occupation du territoire (implantation militaire/implantation de populations « civile ») ? L'enquête doit être poursuivie.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Sources

- al-Balâdhurî, *Kitâb futûḥ al-buldân*, éd. M.J. de Goeje, Leyde, 1866.
- Bitlîsî (Sharaf al-Dîn), *The Sharafnâma*, éd. & trad. Izady, Mazda Publishers, Inc., Costa Mesa, 2005.
- Ibn al-Athîr, *Kitâb al-lubâb fi tahdhîb al-ansâb*, Librairie al-Quds, Le Caire, 1938.
- Ibn al-Athîr, *al-Kâmil fi 'l-târikh*, Dr al-kutub al-'ilmiyya, Beyrouth, 1998.
- Ibn Balkhî, *Fârs Nâmeḥ*, éd. & trad. G. Le Strange, « Description of the Province of Fars in Persia at the beginning of the fourteenth century A.D. from the MS. of Ibn Balkhî in the British Museum », in *Asiatic Society monographs* XIV, 1912.
- Ibn al-Faqîh al-Hamadânî, *Kitâb al-buldân*, éd. M. J. de Goeje, Leiden, 1885.
- Ibn Ḥawqal, *Kitâb sûrat al-arḍ*, 2^e éd. J. H. Kramers, Leiden, 1939.
- Ibn al-'Imâd, *Shadharât al-dhahab fi akhbâr man dhahab*, Maktabat al-tijâriyya li 'l-ṭibâ'a wa 'l-nashr wa 'l-tawzî', le Caire, 1931.

- Ibn al-Jawzî, *al-Muntaẓam fî târîkh al-umam wa 'l-mulûk*, Dâr al-kutub al-'ilmiyya, Beyrouth, 1998.
- Ibn Jubayr, *Rihlat Ibn Jubayr*, Dâr al-Şâdir, Beyrouth.
- Ibn al-Sam'ânî, *Kitâb al-ansâb*, Dâr al-kutub al-'ilmiyya, Beyrouth, 1988.
- Ibn Shaddâd (Bahâ' al-dîn), *al-Nawâdir al-sultâniyya wa 'l-mahâsin al-yusûfiyya*, éd. G. al-Shayyâl, Le Caire, 1964 et *Recueil des Historiens des Croisades*, III, historiens orientaux.
- al-Işfahânî ('Imâd al-dîn), *Conquête de la Syrie et de la Palestine par Saladin*, trad. Henry Massé, Geuhtner, Paris, 1977.
- al-Işfahânî ('Imâd al-dîn), *Kharîdat al-qasr*, Bagdad, 1955 (Partie Iraq).
- al-Khazrajî, *Târîkh dawlat al-akrâd wa 'l-atrâk*, Ms. Istanbul, Süleymaniya, Hekimoglu Ali Paşa, n° 695.
- al-Maqrîzî, *Kitâb al-mawâ'iz wa 'l-i'tibâr fî 'l-khîṭaṭ wa 'l-athâr*, éd. Ayman Fuad Sayyed, Londres, 2002.
- al-Mac'ûdî, *Murûj al-dhahab wa ma'âdin al-jawhar*, éd. Ch. Pellat, Beyrouth, 1966.
- Michel le Syrien, *La chronique syriaque*, éd. et trad. J.-B. Chabot, Paris, 1899-1914-1962.
- al-Muqaddasî, *Aḥsan al-taqâsim fî ma'rifat al-aqâlîm*, 2^e éd. M. J. de Goeje, Leiden, 1906.
- al-'Umarî, *Masâlik al-absâr fî mamâlik al-amṣâr*, éd. Sezgin, Francfort, 1988.
- al-Ya'qûbî, *Kitâb al-buldân*, 2^e éd. M. J. de Goeje, Leiden, 1892.
- Yâqût al-Ḥamawî, *Mu'jam al-buldân*, éd. F. Wüstenfeld, Leipzig, 1866-1973.

Études récentes

- AUBIN Jean, 1995, *Émirs mongols et vizirs persans dans les remous de l'acculturation*, Cahier de *Studia Iranica* 15, Paris, AAEL, 96 p.
- CAHEN Claude, 1973, « Nomades et sédentaires dans le monde musulman du milieu du Moyen Age », in Richards Donald S., *Islamic Civilisation 950-1150*, Papers on Islamic History III.
- EDDÉ Anne-Marie, 1999, *La Principauté ayyoubide d'Alep (579/1189-658/1260)*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, Freidburger Islamstudien, 727 p.
- ELISSÉEFF Nikita, 1966, *Nûr ad-dîn, un grand prince musulman de Syrie au temps des croisades*, Damas, IFD 1076 p.
- Encyclopédie de l'Islam (EI)*, Art. « Kurdes et Kurdistan » (MINORSKY V.), « Hasanwayhides » (CAHEN Cl.), « 'Irâq » (SOURDEL D.), « Yazîdî » (KREYENBROEK P.G.).
- HAARMANN Ulrich, 1988, « Ideology and History, Identity and Alterity : The Arab Image of The Turk from the 'Abbasids to Modern Egypt », *International Journal of Middle East Studies*, 20 : 175-196.
- JAMES Boris, 2006, *Saladin et les Kurdes ; perception d'un groupe au temps des croisades*, Études Kurdes, hors série II, Paris, L'Harmattan, 228 p.
- LYONS Malcolm Cameron & JACKSON David Edward Pritchett, 1982/1997, *Saladin: the politics of the holy war*, Cambridge University press.

- MOKRI Mohammad, 1961, « Le foyer kurde », *L'Ethnographie* : 79-95.
- NIKITINE Basile, 1956/1975, *Les Kurdes, étude sociologique et historique*, Librairie Klincksiek, Paris.
- SUBLET Jacqueline, 1991, *Le voile du nom, essai sur le nom propre arabe*, Paris, PUF, 208 p.
- VAN BRUINESSEN Martin, 1999, *Agha, Shaykh and State. The Social and Political Structures of Kurdistan*, New Jersey, Zed Books Ltd., 373 p.
- VANLY Ismet Cherif, 1976, « Le déplacement du pays kurde vers l'ouest du X^e au XV^e siècle, recherche historique et géographique », *Rivista degli studi orientali*, 50.
- WINTER Stephan, 2005, « L'intégration de groupes ruraux marginaux dans l'État ottoman: l'exemple des Kurdes du Nord-Ouest syrien, 1690-1750 » in AFIFI et al. (dir.), *La société rurale à l'époque ottomane*, Le Caire, IFAO : 243-256.